

Quelle image de la femme nous renvoie l'auteur du XIXème siècle ?

I. Une image novatrice

Le personnage féminin Indiana de George Sand, nous paraît tout d'abord rebelle. Elle semble refuser de se soumettre à l'autorité de son époux. Elle s'est enfuie pour ne pas le suivre à l'île Bourbon (la Réunion) et refuse de répondre à ses questions.

« Elle refuse de lui répondre, ce qui provoque la colère de son mari. »
(Introduction)

« Il essaya alors d'être digne et froid comme elle ; mais il n'en put jamais venir à bout. » (Lignes 2/3)

« ...vous entrez en révolte ouverte contre moi, vous refusez de me suivre à l'île Bourbon, vous voulez vous séparer ? » (lignes 36/37)

Elle affirme ne faire que ce qu'elle veut et ne pas se soumettre mais concéder à son mari ce qu'elle pourrait caractériser de faveurs au vu des mœurs de la société du XIXème siècle.

« Non, Monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire. » (ligne 8)

« J'y tiens fort peu, répondit-elle d'un ton glacial. Si je refuse de vous répondre, c'est absolument pour la forme. Je veux vous convaincre que vous n'avez pas le droit de m'adresser cette question. » (lignes 11/12)

« Je ne le veux plus, répondit-elle. Je le voulais hier, c'était ma volonté ; ce ne l'est plus ce matin. » (Lignes 38)

« ...je suis prête à vous aider et à vous suivre, non pas parce que telle est votre volonté, mais parce que telle est mon intention. Vous pouvez me condamner, mais je n'obéirai jamais qu'à moi-même. »
(Lignes 48/50)

Mais, son argumentaire au-delà d'être un plaidoyer pour sa liberté contient une critique acerbe de la société de son époque vis-à-vis des femmes.

II. Une femme opprimée.

En effet, Indiana revient « *raccompagnée par son cousin* » et nous en comprenons la raison quand aux lignes 28 à 30 le cousin empêche son mari de la frapper.

Indiana, elle-même, compare son statut d'épouse à celui de servante, voir même d'esclave.

« *Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme* » (Lignes 16 à 18)

« *...je devais à mon devoir et à ma conscience de revenir me placer sous votre patronage...* » (Lignes 43/44).

« *...Qui donc est le maître ici, de vous ou de moi ? qui donc porte une jupe et doit filer une quenouille ? Prétendez-vous m'ôter la barbe du menton ? Cela vous sied bien, femmelette !* » (Lignes 13 à 15)

Nous avons dès lors, l'image d'une femme qui en dépit d'une société où la femme peut être battue, insultée, rabaissée, considérée comme un bien, une propriété ; décide de se rebeller mais finalement se résout à entrer dans le rang et à suivre les idées de son mari.

Indiana prétend que c'est sa volonté néanmoins nous pouvons nous poser la question de la pression sociale de son époque. C'est une réponse qui peut être apporté par l'éducation que recevait les femmes du XIXème siècle. Car c'est par cette éducation que l'on les formait à toute vie future.

III. L'éducation de la femme du XIXème siècle.

Émile Zola en donnant la parole à Mme Vuillaume dans son roman Pot bouille, nous décrit l'éducation d'une jeune -fille de la petite bourgeoisie française au XIXème siècle.

Mme Vuillaume raconte l'éducation qu'elle a donnée à sa fille Marie, à une époque où les filles semblaient condamnables dès leur naissance et où la responsabilité de l'éducation de celle-ci ne relevait que de la mère. « *Un garçon encore pousse tout seul, mais une fille ! Et j'ai la **consolation** d'avoir fait mon devoir, oh ! oui !* » (Lignes 6/7) Nous noterons l'emploi du mot « **consolation** » qui implique qu'avoir une fille à l'époque était considéré comme un malheur dont une mère pouvait seulement se consoler par la bonne éducation et la satisfaction du devoir accompli.

Elle décrit alors les grandes lignes de son éducation afin de préparer sa fille à être comme elle une bonne épouse une bonne mère, avec la certitude du travail bien fait.

Nous y découvrons le portrait d'une jeune -fille élevée dans l'ignorance du monde, constamment surveillée, et soumise à une éducation contrôlée et conditionnée. « *Pas de jeux dans l'escalier, la petite toujours chez elle, et gardée de près, car les gamines ne pensent qu'au mal. Les portes fermées, les fenêtres closes, jamais de courants d'air, qui apportent les vilaines choses de la rue.*

Dehors, ne point lâcher la main de l'enfant, l'habituer à tenir les yeux baissés, pour éviter les mauvais spectacles. » (lignes 9 à 12)

Les seules valeurs enseignées étant celle de la religion, « *En fait de religion, pas d'abus, ce qu'il en faut comme frein moral.* » (Lignes 12/13)

Et de la mesure et de la méfiance en tout « *... prendre des maîtresses, ne pas la mettre dans les pensionnats, où les innocentes se corrompent ; et encore assister aux leçons, veiller à*

ce qu'elle doit ignorer, cacher les journaux bien entendu, et fermer la bibliothèque. » (lignes 13 à 16)

Nous noterons au passage, ces assertions énoncées comme vérité générale : « ... *car les gamines ne pensent qu'au mal.* » (Lignes 9/10) et « *Une demoiselle en sait toujours de trop* » (Ligne 17) qui semble justifier à elles seules toutes les mesures prises pour éduquer une jeune-fille.

L'absurdité de cette éducation est dénoncée par la jeune-fille et par le père de famille, en toute innocence. Marie révèle ainsi que devenu mère son éducation diffèrera de celle de sa mère. Elle aime lire et son premier livre choisi par son père est un livre de George Sand, écrivaine du XIXème siècle au idées féministes bien établies.

*« J'ai, continua-t-il, un George Sand très bien relié, et malgré les craintes de sa mère, je me suis décidé à lui permettre, quelques mois avant son mariage, la lecture d'André, une œuvre sans danger, toute d'imagination, et qui élève l'âme... Moi, je suis pour **une éducation libérale**. La littérature a certainement des droits... Cette lecture lui produisit un effet extraordinaire, monsieur. Elle pleurait la nuit, en dormant : preuve qu'il n'y a rien de tel qu'une imagination pure pour comprendre le génie. » (Lignes 31 à 36)*

M. Vuillaume se place par cette déclaration en opposition avec les idées d'éducation de sa femme, il dit être pour « une éducation libérale » même si en bon père de l'époque il n'est intervenu dans l'éducation de sa fille que quelques mois avant le mariage de celle-ci.

Enfin, Marie pointe du doigt un manquement à son éducation ; la culture musicale. Malgré la tentative maladroite de sa mère pour la justifier : « *Mme Vuillaume affirmait que Marie chantait juste de naissance...* » (Lignes46/47) La déclaration finale de Marie témoigne du manque et reproche non formulé : « *Ah ! je jure bien*

que Lilitte saura le piano, quand je devrais faire les plus grands sacrifices ! » (Lignes 53/54).

George Sand comme Émile Zola nous tracent le portrait de femmes réduites à la soumission mais qui par de petits détails entament une prise de conscience de leur condition et s'apprêtent à en changer le cours. Idiana revendique sa liberté de pensée tandis que Marie prône pour un libre accès à une culture dont elle a été privée.